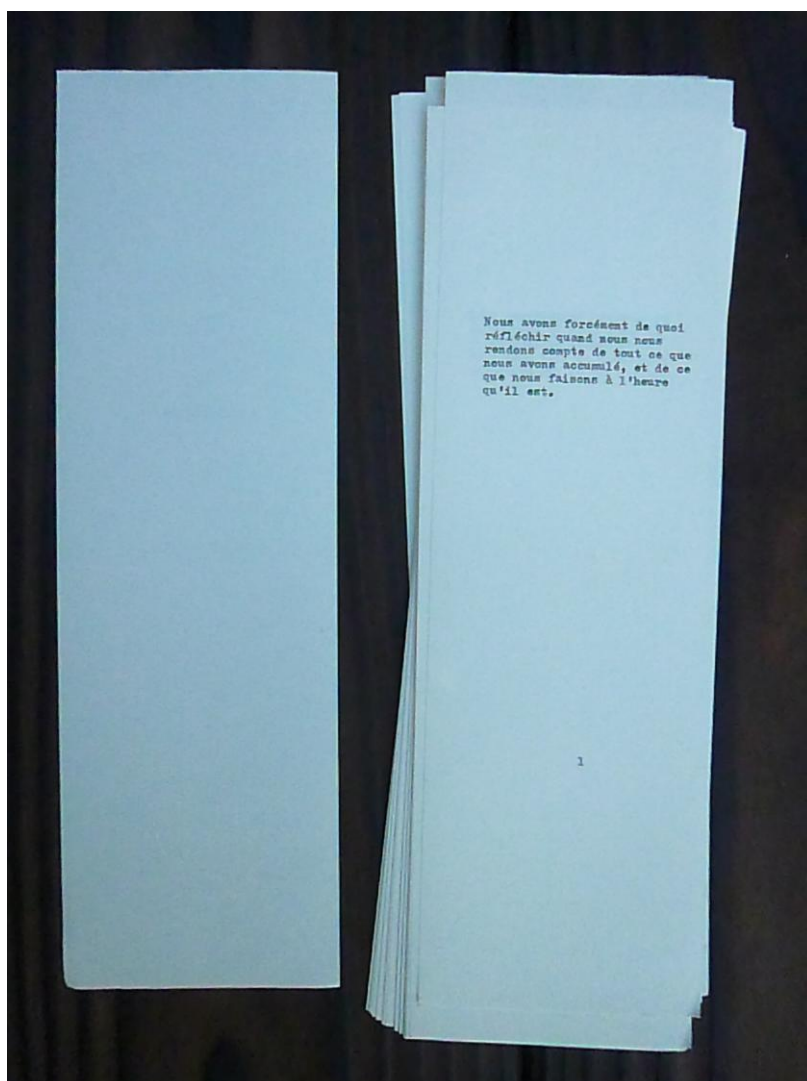


CONCENTRES

Marion Renauld / 20 juin 2016



Nous avons forcément de quoi réfléchir quand nous nous rendons compte de tout ce que nous avons accumulé, et de ce que nous faisons à l'heure qu'il est.

Nous connaissons beaucoup et nous connaissons si peu, comme la pluie mouille encore et le rêve rend fou, et comme nous percevons mal ce qui a lieu.

Moi humain, toi céréale, toi corde, toi creuset de silence, toi moment furieux.

Moi paquet de chair mathématique, toi tige tendue vers la lumière, toi tressée fin de mains de fer, toi rempli de fureur, toi rempli de bulles, surprésent et lâche, raclant les limites, toi trame espacée de virages, toi gestionnaire de tâches, champ de nombres, champ de courbes et de bacilles, siège de vibrations permanentes, case cochée d'une pupille bien ronde, bien noire et bien dense.

Nous accumulons tant de mollesse et tant de coups rudes, et nous nous demandons encore longtemps comment digérer.

Parfois nous sommes tranquilles et alanguis, efficacement doux, lucides et compétents, et puis nous bloquons, pas du tout telle noble feuille accueillant le vent frais d'un petit sourire vert.

Nous savons que nous pouvons bloquer et nous savons que nous pouvons tricher, nous savons louvoyer, nous comprenons les aléas, la mauvaise foi, les bons sentiments.

Mais nous ne passons pas à la machine à laver, alors nous déclarons ce qui nous est propre et repassons les barrières.

Nous connaissons les lois de l'univers et les objets de la métaphysique et nous ne serions pas capables de nous mettre bien ?

Nous allons devenir le plus gros animal et nous nous inventerons encore des amis dans la tête et des dehors peuplés de méchants, un gros animal déchanté, tout seul, aucun parasitage, le même partout, mange mange mange.

Nous voudrions seulement le corps-plaisir et la vallée de fleurs parce que nous n'aurions pas assez médité la valeur de l'effort, et que nous serions convaincus, pas besoin de la valeur-effort, de toutes les récoltes superposées, pas besoin de réfléchir, suivre son instinct, lécher lécher lécher.

Nous avons accumulé tant la médecine et tant de beautés rares, les danses et les chants, les comédies, les bouffonneries, les bains et les maisons de thé, tant de sciences et de délires, tant de délices, tant d'émotions, nous avons tout cela et nous ne terminons pas les conflits, tant de conflits, tant de fêtes, tant de joie.

Les lois de la physique montrent l'unité de ce qui est, et dans l'unité, les masses, les relations, les fusions, les scissions, les échanges de flux ; les objets de la métaphysique fluctuent.

En un point extrême de la concentration, au lieu de nous battre, nous incorporons.

Dans un flux qui ne s'arrête jamais, que ferait-il n'est-ce pas, dans un déhanchement quotidien, nous aimons marquer des pauses, ainsi que paît la vache et s'assied.

Dans un flux qui ne s'arrête jamais, nous aimons marquer des coupes franches, des lances ou des épées, des bombes, du beat, ballon ballon ballon, nous aimons ritournelle et tambour, pieds levés, poings liés, mains tendues, pendant que les choses nous attendent.

Rester concentrés nous oblige-t-il à penser le mouvement comme un danger, à moins qu'à l'instar du métronome, nous soyons l'anguille, mais où est le poids ?

Nous aimerons toujours plus la facilité qu'il y a à actionner un bouton, à la patience qu'il faut pour tisser ne serait-ce qu'un mètre carré.

Nous nous perdons dans des luttes, dans des verres d'eau, dans des souffrances, dans des jungles et dans les autres, quoiqu'en bons atomes, nous nous y retrouvions, jusqu'aux étoiles.

Nous savons tant de choses et pourtant nous préférons, avouez-le, tout oublier pour découvrir encore, et être le premier dans l'invention du monde, car il n'est rien de plus ennuyeux que la répétition, voyez le triste sort des bêtes, pire, des cailloux, caillou caillou caillou.

Nous connaissons la chose à la manipuler, nous connaissons sa peau, nous connaissons son poids, nous nous prenons nous-mêmes en standard de mesure, ah, comme nous connaissons fort, intimes abandonnées, nous étreignons le cou, le chlore et les clochards célestes, nous brassons pour voir, nous baisons pour transporter, nous célébrons les dates.

Nous connaissons la chose pour la manipuler, nous pouvons la prévoir et la reprogrammer, et alors moins nous la connaissons, la chose, et plus nos travers, nos obsessions.

Nous avons accumulé tant de connaissances de rien du tout.

Nous avons tellement accumulé qu'il n'y a plus rien de simple et que nous pensons pouvoir nous en sortir en prenant la problème de vitesse, tout droit devant pendant que, d'un geste vif et humble, nous redressons la barre pour dénigrer le mur.

Déconcentrons-nous donc un peu et focalisons sur les flux.

N'importe qui est censé prendre note de son cabinet de curiosités et le trouver à même d'interagir cordialement avec la communauté des biens alentour.

Etre détaché consiste à faire le décompte des gros bonhommes et des bonnes femmes que dieu sait quoi égare dans le bête et méchant chambardement des Matériaux Eternels, et diable, que c'est brouillon !

Nous ne comprenions rien, nous étions bien.

Nous ne comprenions rien, nous étions fleurs, nous étions purins.

Nous accumulons le zen et le sens de la discipline, le fair-play, la classe, l'art de la truite fumée, la sixième antenne du Droit Public et du contrôle des monopoles, nous pouvons créer des mondes et prendre des vies, nous sortons de la boue et louons sa structure, nous sommes en train de découdre les Références Communes.

Nous cousons de sacrées références communes, à base de céréales, de cordes et de cortèges, des images que tout le monde connaît reconnaît véhicule adore adule.

Si le but du jeu est une sorte de fête paradis enthousiasme dans les chaumières, et si nous sommes tout le temps un peu beaucoup énormément déconcentrés à gauche à droite et vice versa sans jamais finir, comment voulez-vous gagner ?

Nous gagnons en pétales.

Il y a un grand silence dans la chambre.
Le vent souffle doucement contre la vitre.
Les rideaux sont tirés, laissant entrer la nuit.
Le lit est fait, les draps sont blancs.
Le parfum de la fleur de safran est dans l'air.
Le cœur est triste, mais l'esprit est libre.
Le temps s'écoule, lentement, dans le silence.

Nous gagnons en pétalen.